

ENFANTS MARGINALISÉS DANS LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE AFRICAINE CONTEMPORAINE: PAUVRETÉ, INSÉCURITÉ ET EXCLUSION SOCIALE

Dr. Abubakar Sanusi Moba¹, Mohammed Yusuf² & Aliyu Sani Mamman³

^{1,2&3} *Federal University Dutsin-Ma*

abubakarsanusimoba@gmail.com¹; mohammedyusuf9940@gmail.com²;

asmamman@fudutsinma.edu.ng³

ARTICLE INFO

Article No.: 0651

Accepted Date: 11/09/2026

Published Date: 26/10/2026

Type: Research

RÉSUMÉ

Dans plusieurs sociétés africaines, la pauvreté, les conflits armés et la faiblesse des systèmes de protection de l'enfance exposent les enfants à la marginalisation. Cet article examine les représentations littéraires des enfants vulnérables sans assimiler automatiquement les enfants soldats aux enfants des rues. L'étude adopte une approche qualitative et sociocritique et compare Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma, Johnny Chien Méchant d'Emmanuel Dongala et Petit Piment d'Alain Mabanckou. Le corpus a été sélectionné pour comparer trois formes de vulnérabilité infantile: le recrutement dans les conflits armés, l'exposition à la violence collective et l'abandon institutionnel. Les romans ne dépeignent pas tous les enfants des rues au sens strict. Kourouma et Dongala dépeignent principalement des enfants pris dans la guerre, tandis que Mabanckou aborde plus directement l'abandon et la marginalisation. La comparaison concerne donc des formes apparentées de vulnérabilité et d'exclusion infantile, plutôt qu'une catégorie sociale identique dans les trois œuvres. Ces récits interrogent la responsabilité des familles, institutions et autorités publiques dans la protection de l'enfance. L'article distingue les enfants vivant ou travaillant dans la rue des enfants affectés par des conflits armés.

Mots-clés: enfants des rues, pauvreté, exclusion sociale, insécurité, littérature francophone africaine, sociocritique.

Introduction

Depuis plusieurs décennies, la marginalisation des enfants est un problème social majeur dans de nombreuses sociétés africaines (UNICEF, 2005). La pauvreté, les crises politiques, les conflits armés, les déplacements forcés et l'affaiblissement des structures familiales peuvent compromettre l'accès des enfants à la sécurité, à l'éducation et aux soins. La littérature francophone africaine donne une visibilité à ces expériences et permet de remettre en question les mécanismes sociaux qui produisent l'exclusion (Bhadra *et al.*, 2023). Cependant, il est important de distinguer les enfants des rues des enfants soldats et des enfants victimes de guerre, ces catégories peuvent se chevaucher sur certaines trajectoires, mais elles ne sont pas synonymes (Makwana & Elizabeth, 2022).

Le corpus réunit trois romans qui ne traitent pas exactement du même phénomène. Dans Allah n'est pas obligé, Ahmadou Kourouma raconte l'histoire de Birahima, qui a été engagé dans les guerres civiles au Libéria et en Sierra Leone (Vaguer, 2007). Dans Johnny Chien Méchant, Emmanuel Dongala représente les effets de la guerre sur les civils et sur les enfants impliqués dans la violence. Dans Petit Piment, Alain Mabanckou explore l'abandon et la marginalisation d'un jeune garçon. Ces différences justifient une comparaison des formes de vulnérabilité infantile, mais elles empêchent les trois protagonistes d'être décrits comme des « enfants des rues » sans nuance (Crouzières-Ingenthron, 2009).

Conceptuellement, le terme « enfant des rues » couvre une variété de situations, certains enfants vivent dans la rue et dorment dans la rue, tandis que d'autres travaillent ou y passent une partie importante de la journée tout en maintenant des liens avec leur famille (Morelle, 2016). La littérature souligne qu'il n'existe pas de définition internationale unique et que ces catégories doivent être utilisées avec prudence. Dans cet article, « enfants marginalisés » est donc le terme global; « enfants des rues » n'est utilisé que lorsque le texte permet ce lien spécifique avec la rue (Marguerat, 2003).

L'objectif principal est d'analyser comment ces trois romans représentent la pauvreté, l'insécurité et l'exclusion sociale vécues par les enfants marginalisés. Le terme « enfant des rues » est ici réservé aux enfants pour qui la rue est un espace central pour la vie quotidienne, le travail, la survie ou l'identité. Il ne désigne pas automatiquement chaque enfant pauvre, déplacé, orphelin ou recruté comme combattant (Šidíková, 2019).

L'étude répond aux questions suivantes: Comment les trois romans représentent-ils différentes formes de vulnérabilité infantile? Quels facteurs sociaux, économiques et politiques contribuent à la marginalisation des personnages? Comment les choix narratifs et les espaces représentés construisent-ils une critique sociale?

L'hypothèse est que les trois auteurs dénoncent les mécanismes structurels qui privent les enfants de protection, mais qu'ils mettent en scène des situations distinctes, la guerre à Kourouma et Dongala, et l'abandon institutionnel et social à Mabanckou.

L'article adopte une approche sociocritique qui considère le texte littéraire comme le reflet, mais aussi comme une interprétation critique, des réalités historiques et sociales. Cette perspective permet d'établir des liens entre les expériences fictives des personnages et les conditions réelles vécues par de nombreux enfants africains (Maingueneau, 1993). L'analyse montrera que les romans étudiés ne se limitent pas à raconter des histoires individuelles, ils construisent une réflexion plus large sur la responsabilité des États, des familles et de la communauté internationale face au phénomène des enfants des rues (Maingueneau, 2004).

Après la revue de la littérature et le cadre théorique, l'article présente la méthode comparative, analyse les trois principales dimensions et discute des différences entre les œuvres.

L'analyse textuelle doit être basée sur des citations directes et des références vérifiées dans les éditions effectivement utilisées.

Revue de la littérature

Le phénomène des enfants des rues fait l'objet de nombreuses recherches en sociologie, psychologie, anthropologie et littérature. Les chercheurs s'accordent à dire que cette réalité est l'une des manifestations les plus visibles de la pauvreté urbaine et de l'exclusion sociale dans plusieurs pays africains. Cependant, alors que les études sociologiques décrivent principalement les causes et conséquences du phénomène, les analyses littéraires montrent comment les écrivains transforment cette réalité en un puissant instrument de critique sociale (Parazelli, 2002).

Selon l'Organisation des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF, 2008), des millions d'enfants vivent ou travaillent dans la rue à travers le monde. En Afrique subsaharienne, ce phénomène est alimenté par la pauvreté chronique, les conflits armés, le déplacement de population, les catastrophes économiques, la violence domestique et des systèmes de protection sociale inadéquats. Ces facteurs affaiblissent les familles et exposent les enfants à diverses formes de marginalisation.

Dans le contexte africain, plusieurs chercheurs insistent sur le fait que les enfants des rues ne doivent pas être considérés uniquement comme des victimes passives. Pour Lucchini, la rue est à la fois un espace d'exclusion et un espace de socialisation où les enfants développent des stratégies de survie adaptées à leur environnement. Ils créent leurs propres réseaux de solidarité, développent des mécanismes de protection et développent des identités spécifiques qui témoignent de leur capacité à s'adapter malgré des conditions de vie extrêmement précaires (Erny, 1985).

Le travail d'Aptekar (1998) montre également que la vie dans la rue se caractérise par une exposition permanente à la violence physique, psychologique et sexuelle. Les enfants sont fréquemment confrontés à des abus de la part d'adultes, à des réseaux criminels, à la consommation de drogues et à des maladies. Ces réalités compromettent sérieusement leur développement personnel et limitent leurs opportunités d'intégration sociale.

D'un point de vue africain, Kaime explique que la persistance du phénomène met en lumière les limites des politiques publiques dédiées à la protection de l'enfance. Malgré l'adoption de plusieurs conventions internationales sur les droits de l'enfant (Nations Unies, 1990), les États africains rencontrent encore d'importantes difficultés à garantir l'accès à l'éducation, aux soins de santé et à un environnement familial stable (Kavwahirehi, 2006).

La littérature africaine francophone s'est rapidement appropriée cette question. Les écrivains utilisent des personnages d'enfants pour dénoncer les injustices sociales, les guerres civiles, la corruption politique et les inégalités économiques qui touchent les populations les plus vulnérables.

Les lectures critiques de la littérature de guerre et pour enfants montrent l'intérêt d'étudier la manière dont la violence collective transforme les expériences et les voix narratives des jeunes personnages. Pour éviter toute attribution non vérifiée, cette étude formule ses observations sur la base des romans eux-mêmes et n'attribue pas d'arguments spécifiques aux critiques dont les références n'ont pas pu être confirmées (Olivier-Messonnier, 2012).

Dans Johnny Chien Méchant, l'analyse se concentre sur la représentation de la violence collective et la place des enfants dans une société désorganisée par la guerre. Toute affirmation sur le style ou le focus doit être étayée par un passage précis du roman et par le numéro de page de l'édition consultée.

Dans *Petit Piment*, l'analyse se concentre sur l'abandon, les échecs institutionnels et les effets de la marginalisation. Les observations narratives doivent être liées à des passages spécifiques de l'édition consultée, plutôt qu'à des références critiques non vérifiées.

La recherche consacrée à la sociocritique fournit également des outils importants pour comprendre ces œuvres. Claude Duchet affirme que le texte littéraire entretient des liens étroits avec le contexte social qui le produit. Les romans africains contemporains ne reproduisent pas fidèlement la réalité Frère (2015), ils la reconstruisent afin de dénoncer les relations de domination, les injustices sociales et les dysfonctionnements politiques.

L'approche sociocritique nous invite à examiner la manière dont le texte littéraire transforme les relations sociales en personnages, voix narratives, espaces et conflits. L'analyse suivante s'appuie principalement sur les textes primaires et sur la référence bibliographique vérifiable de Claude Duchet.

Le travail sur la littérature et l'exclusion nous invite à considérer les personnages marginalisés non seulement comme des victimes, mais aussi comme des sujets dont les actions et les voix révèlent des contradictions sociales.

Malgré la richesse de ces recherches, peu d'études proposent une analyse comparative qui se concentre simultanément sur la pauvreté, l'insécurité et l'exclusion sociale, basée sur plusieurs romans africains francophones contemporains. La plupart se concentrent sur une œuvre unique ou exclusivement sur les enfants soldats, sans examiner les différentes formes de marginalisation qui poussent les enfants à vivre dans la rue.

La présente étude vise à combler ce vide en mettant en dialogue *Allah n'est pas obligé*, *Johnny Chien Méchant* et *Petit Piment*. Cette approche comparative montrera que, malgré leurs différences esthétiques et narratives, ces romans construisent une représentation cohérente de l'enfant des rues comme symbole des crises économiques, politiques et sociales qui balayent l'Afrique contemporaine. En analysant conjointement ces trois dimensions – pauvreté, insécurité et exclusion sociale – cette recherche contribue à des études enrichissantes consacrées à la littérature francophone africaine engagée.

Cadre théorique

Cette étude s'inscrit dans une perspective sociocritique inspirée par l'œuvre de Claude Duchet. La sociocritique, apparue dans les années 1970, considère l'œuvre littéraire comme un espace où l'imagination de l'écrivain et les réalités sociales de son époque se rencontrent. Elle ne cherche pas à établir une simple correspondance entre fiction et réalité, mais à comprendre comment les structures sociales, les relations de pouvoir et les idéologies sont intégrées et transformées dans le texte littéraire (Berra, 2017).

Selon Duchet, le texte est porteur d'un « social » qui s'exprime à travers les personnages, les dialogues, les descriptions et les choix narratifs. Ainsi, les œuvres littéraires permettent de saisir les tensions qui traversent une société donnée. Les personnages marginalisés, en particulier les enfants des rues, deviennent des révélateurs des contradictions économiques, politiques et culturelles de leur environnement.

Cette approche est particulièrement pertinente pour l'étude des romans africains francophones contemporains. Des écrivains comme Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala et Alain Mabanckou ne racontent pas seulement des histoires individuelles ; ils offrent une réflexion critique sur les crises qui touchent plusieurs sociétés africaines. Les parcours des enfants illustrent les conséquences de la pauvreté, des conflits armés, de la corruption, de l'échec institutionnel et de l'exclusion sociale.

La sociocritique permet donc d'analyser la manière dont ces réalités sont représentées dans les œuvres sélectionnées. Elle aide aussi à comprendre comment la littérature devient un moyen de dénonciation, de témoignage et de prise de conscience des injustices sociales.

Méthodologie

Cette recherche adopte une approche qualitative basée sur l'analyse comparative des textes littéraires. Le corpus est composé de trois romans représentatifs de la littérature francophone africaine contemporaine:

Allah n'est pas obligé par Ahmadou Kourouma (2000).

Johnny Chien Méchant by Emmanuel Dongala (2002).

Petit Piment d'Alain Mabanckou (2015).

Le corpus a été choisi selon une logique comparative et contrastive. *Petit Piment* est mobilisé pour examiner l'abandon et la marginalisation liés à la rue et aux institutions puis *Allah n'est pas obligé* et *Johnny Chien Méchant* sont étudiés comme des récits d'enfance exposée à la guerre. Ces deux derniers textes sont donc des cas comparatifs de vulnérabilité, et non des exemples automatiquement classés comme des histoires d'enfants des rues. L'analyse se concentre sur les personnages, les voix narratives, le langage et les espaces, distinguant les éléments explicitement présents dans les textes des interprétations sociocritiques.

L'analyse consiste à identifier des passages traitant de pauvreté, de violence, d'exclusion, de liens familiaux et d'espaces de vie. Pour chaque interprétation, une citation exacte et un numéro de page doivent être vérifiés dans l'édition utilisée. Puisque les éditions des trois romans ne sont pas indiquées par l'auteur et que leurs textes complets ne sont pas fournis dans le document, aucun extrait ni numéro de page n'a été fabriqué dans cette version.

Cette approche comparative permet d'identifier les convergences et spécificités des trois œuvres tout en soulignant leur importance sociale et politique.

La représentation de la pauvreté

La pauvreté est le point de départ de la majorité des trajectoires des enfants dépeints dans les romans étudiés. Elle n'est pas seulement définie comme un manque de ressources financières, mais comme une réalité complexe qui affecte également l'éducation, la santé, la protection familiale et les perspectives d'avenir. Les auteurs montrent que la pauvreté affaiblit les familles et pousse de nombreux enfants à la rue ou vers d'autres formes de marginalisation.

La pauvreté est représentée comme une condition qui réduit les opportunités de protection et rend les enfants plus vulnérables à l'exploitation. Dans le roman de Kourouma, cette vulnérabilité s'exprime par le recrutement armé, à Dongala, elle se manifeste dans les effets de la guerre sur les familles et les moyens de subsistance, à Mabanckou, elle se manifeste par l'abandon et la faiblesse des institutions. Ces situations sont liées, mais ne doivent pas être confondues.

Pour Emmanuel Dongala, la pauvreté est indissociable de la destruction causée par la guerre civile. Les familles perdent leur maison, leurs revenus et leur repère. Les enfants sont alors exposés à la faim, à l'abandon et au déplacement forcé. Les espaces urbains dévastés deviennent le symbole d'une société où les institutions ne peuvent plus protéger les plus jeunes.

Dans *Petit Piment*, Alain Mabanckou adopte une approche plus intime. L'abandon du jeune héros dans un orphelinat, puis ses errances dans les rues, illustrent les effets de la pauvreté structurelle et de la négligence institutionnelle. Même les structures censées assurer la protection des enfants s'avèrent incapables de répondre à leurs besoins fondamentaux. La rue devient alors un espace de survie où chacun lutte chaque jour pour trouver quelque chose à manger, dormir et se protéger.

Les trois romans montrent que la pauvreté va bien au-delà de la question des revenus. Elle conduit à une rupture progressive des liens familiaux, à une perte de dignité et à une réduction des opportunités de développement personnel. Les enfants deviennent les premières victimes d'un système économique marqué par l'inégalité et l'absence de mécanismes efficaces de protection sociale.

De plus, les auteurs mettent en avant les stratégies développées par les enfants pour survivre. Certains pratiquent de petits emplois informels, d'autres mendient ou dépendent de réseaux de solidarité entre enfants vivant dans la rue. Ces pratiques témoignent de leur capacité à s'adapter, mais elles révèlent aussi l'échec des autorités publiques à garantir les droits fondamentaux de l'enfant.

Enfin, la représentation de la pauvreté dans ces romans a une dimension symbolique. Les enfants incarnent l'avenir des sociétés africaines ; cependant, ils grandissent dans un environnement qui compromet leur développement physique, intellectuel et moral. En plaçant ces personnages au centre de l'histoire, Kourouma, Dongala et Mabanckou invitent le lecteur à réfléchir aux conséquences à long terme de la pauvreté sur l'avenir du continent africain.

Insécurité et violence

L'insécurité est l'une des réalités les plus frappantes des trois romans sélectionnés. Les auteurs montrent que les enfants évoluent dans des espaces où la guerre, le crime, la violence physique et psychologique ainsi que l'absence de protection institutionnelle transforment profondément leur vie quotidienne. L'enfance, traditionnellement associée à l'innocence et à l'apprentissage, devient une période dominée par la peur, l'instabilité et la lutte permanente pour la survie.

Les formes d'insécurité diffèrent selon les romans. Kourouma et Dongala placent les enfants dans un contexte de guerre et de violence organisée, tandis que Mabanckou met l'accent sur les abus, l'abandon et la négligence institutionnelle. Cette distinction permet d'éviter de réduire toute violence subie par un enfant à l'expérience spécifique de la rue.

Dans *Johnny Chien Méchant*, Emmanuel Dongala dépeint une ville ravagée par la guerre civile. Les gens vivent dans une insécurité permanente, tandis que les enfants sont exposés au pillage, au viol, au meurtre et au déplacement forcé. Certains deviennent eux-mêmes combattants, non pas par choix, mais parce que les circonstances les privent de toute autre possibilité. Le roman montre ainsi que la violence détruit progressivement des jalons moraux et transforme les victimes en acteurs involontaires du conflit.

Dans l'œuvre d'Alain Mabanckou, la violence prend une forme différente. Dans *Petit Piment*, elle est moins spectaculaire, mais tout aussi destructrice. Le personnage principal subit humiliation, mauvais traitements, abandon et indifférence de la part des institutions censées le protéger. Cette violence quotidienne révèle que l'insécurité n'est pas seulement le résultat des guerres ; elle peut aussi être produite par la pauvreté, la négligence familiale et l'échec des politiques sociales.

Les trois auteurs soulignent également les conséquences psychologiques de cette insécurité. Les enfants développent une méfiance permanente envers les adultes, ont du mal à construire leur identité et perdent progressivement les points de référence essentiels à leur développement. Leur enfance est interrompue prématurément par des responsabilités et des expériences qui dépassent leur âge.

L'espace urbain joue un rôle important dans cette représentation. Rues, marchés, quartiers abandonnés et bâtiments détruits deviennent des lieux d'incertitude et de danger. Les enfants cherchent à survivre tout en évitant les attaques, les arrestations arbitraires ou les réseaux

criminels. La ville apparaît ainsi comme un espace paradoxal: elle offre des opportunités de survie, mais elle expose aussi les enfants à de multiples formes de violence.

À travers ces différentes représentations, les romanciers montrent que l'insécurité est à la fois une cause et une conséquence de la marginalisation des enfants. Elle les prive non seulement de leur sécurité physique, mais aussi de leur droit à une enfance normale, à une éducation et à un avenir stable.

Exclusion sociale : entre invisibilité et marginalisation

L'exclusion sociale est une autre dimension essentielle de la représentation des enfants des rues dans les romans étudiés. Au-delà de la pauvreté matérielle, les personnages sont progressivement exclus des principales institutions qui assurent normalement leur protection : la famille, l'école, la communauté et l'État.

L'exclusion prend différentes formes dans le corpus: la rupture des liens familiaux et l'effondrement des structures de protection en temps de guerre à Kourouma et Dongala, l'abandon et la marginalisation institutionnelle à Mabanckou. Ces voyages montrent des échecs en matière de protection, mais ne prouvent pas en eux-mêmes que tous les personnages vivent longtemps dans la rue.

Dans *Johnny Chien Méchant*, le déplacement induit par la guerre désorganise complètement les communautés. Les familles sont séparées, les écoles fermées et les services publics cessent de fonctionner. Les enfants deviennent alors des individus invisibles, laissés à eux-mêmes dans un environnement où la survie quotidienne devient la priorité absolue.

Pour Alain Mabanckou, l'exclusion est davantage liée aux inégalités sociales. Le jeune héros de *Petit Piment* grandit dans un contexte où les orphelins et les enfants abandonnés sont souvent considérés comme un fardeau pour la société. Cette stigmatisation renforce leur isolement et réduit leurs possibilités d'intégration. L'auteur montre que l'exclusion n'est pas seulement le résultat d'un manque de ressources économiques, elle résulte aussi de préjugés sociaux et de la manière dont les plus pauvres sont perçus.

L'école, qui devrait être un espace d'intégration, est largement absente des carrières des personnages. Privés d'éducation, les enfants voient leurs chances d'intégration professionnelle grandement réduites. Ce cercle vicieux contribue à la reproduction de la pauvreté et de l'exclusion d'une génération à l'autre.

Néanmoins, les auteurs mettent en lumière certaines formes de solidarité entre enfants vivant dans la rue. Ils partagent leur nourriture, s'entraident face au danger et construisent des liens émotionnels qui remplacent parfois la famille. Ces réseaux informels démontrent leur capacité de résilience, mais ils ne peuvent remplacer les responsabilités des familles, des institutions et des autorités publiques.

Ainsi, la représentation de l'exclusion sociale dans ces trois romans dépasse le destin individuel des personnages. Il révèle les limites des systèmes sociaux face à la protection de l'enfance et constitue une critique des inégalités qui caractérisent plusieurs sociétés africaines contemporaines.

Discussion comparative

La comparaison révèle une convergence dans la critique de l'échec des systèmes de protection, mais une différence fondamentale dans les situations représentées. À Kourouma et Dongala, la guerre désorganise les communautés et expose les enfants à la violence armée ; à Mabanckou, l'abandon et la négligence institutionnelle sont au premier plan. Il serait donc excessif de présenter ces trois œuvres comme des représentations équivalentes d'enfants des rues.

Le principal résultat comparatif est que la marginalisation infantile ne prend pas une forme unique. La guerre peut entraîner le déplacement, la séparation des familles et l'enrôlement ; l'abandon institutionnel peut entraîner errance et exclusion. Ces mécanismes se rejoignent dans la privation de protection, mais les catégories sociales et les expériences narratives restent distinctes.

Conclusion et recommandations

Cette étude a examiné la représentation de la pauvreté, de l'insécurité et de l'exclusion dans Allah n'est pas obligé, Johnny Chien Méchant et Petit Piment. Le résultat principal est que les trois romans représentent des formes de vulnérabilité infantile, mais ils ne traitent pas tous directement des enfants des rues. Les deux premiers se concentrent principalement sur l'enfance prise dans la guerre, tandis que le troisième traite plus directement de l'abandon et de la marginalisation.

La comparaison met en lumière des mécanismes communs — pauvreté, perte de protection, violence et échec institutionnel — tout en soulignant les différences entre les contextes narratifs. Cette distinction constitue une limitation importante du corpus et justifie le choix d'un titre qui se concentre sur les enfants marginalisés plutôt que sur les enfants des rues.

Méthodologiquement, l'article doit désormais soutenir chaque affirmation sur le récit, la langue et l'espace avec des citations exactes accompagnées de numéros de page. Ces références doivent être notées dans les éditions effectivement utilisées ; elles ne peuvent pas être ajoutées de manière fiable sans connaître ces éditions.

La lecture sociocritique nous permet de questionner la manière dont les romans transforment les crises sociales et politiques en expériences individuelles et en formes narratives. L'étendue de cette conclusion, cependant, reste liée aux passages textuels qui seront cités et vérifiés dans la version finale.

En fin de compte, ces œuvres nous invitent à réfléchir aux responsabilités collectives dans le domaine de la protection de l'enfance. Pour préserver la précision conceptuelle, il est approprié de parler d'« enfants marginalisés » dans l'ensemble du corpus et de réserver l'expression « enfants des rues » aux situations que le texte nous permet effectivement d'identifier comme telles.

À la lumière de cette étude, les recommandations suivantes peuvent être formulées :

Renforcer les politiques publiques pour lutter contre la pauvreté afin de réduire les facteurs qui poussent les enfants à se retrouver dans la rue.

Améliorer l'accès universel à une éducation gratuite et de qualité.

Développer des centres d'accueil, de réhabilitation et de réinsertion pour les enfants vivant dans la rue.

Renforcer les mécanismes de protection contre la violence, les conflits armés et l'exploitation des enfants.

Encourager les chercheurs à mener des études interdisciplinaires sur la représentation des enfants dans la littérature africaine contemporaine.

Références

- Berra, B. (2017). *Pour une étude comparative de la socialité dans Le Premier Homme d'Albert Camus et dans La Terre et le sang et Les Chemins qui montent de Mouloud Feraoun* (Doctoral dissertation).
- Bhadra, S. (2023). Marginalized youths and inequalities: the global scenario and way forward. In *Handbook of youth development: Policies and perspectives from India and beyond* (pp. 387-411). Singapore: Springer Nature Singapore.
- Crouzières-Ingenthron, A. (2009). Pour une dialogique de l'humain: les enfants-victimes dans Johnny chien méchant d'Emmanuel Boundzéki Dongala. *Nouvelles études francophones*, 89-97.
- d'Aptekar, R. (1998). L'enfant de la rue: réalité complexe et discours réducteurs. *Déviance et société*, 22(4), 347-366.
- Dongala, E. (2002). Johnny Chien Méchant. Le Serpent à Plumes. Le Serpent à Plumes, Paris, 2002. 978-2-84261-355-6.
- Erny, P. (1985). L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire.
- Frère, B. (2015). Le tournant de la théorie critique. *Solidarité et société*.
- Kavwahirehi, K. (2006). *VY Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique: Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines* (Vol. 4). Rodopi.
- Kourouma, A. (2000). Allah n'est pas obligé. Éditions du Seuil. Éditions du Seuil, Paris, 2000. ISBN: 978-2-02-042787-6.
- Mabankou, A. (2015). Petit Piment. Éditions du Seuil. Éditions du Seuil, 2015. 978-2-02-112509-2.
- Maingueneau, D. (1993). *Le contexte de l'oeuvre littéraire: énonciation, écrivain, société* (pp. 46-47). Paris: Dunod.
- Maingueneau, D. (2004). *Le discours littéraire: paratopie et scène d'énonciation*. Armand Colin.
- Makwana, G., & Elizabeth, H. (2022). Challenges for children from marginalised Indian communities. *Vidya-a Journal of Gujarat University*, 1(1), 60-67.
- Marguerat, Y. (2003). Malheur à la ville dont le prince est un enfant (de la rue). *Un essai de synthèse sur la dynamique sociale, w: Y. MARGUERAT (red.), Garçons et filles des rues dans la ville africaine. Diversité et dynamique des marginalités juvéniles à Abidjan, Nairobi, Antananarivo, Paris: EHESS*, 235-268.
- Morelle, M. (2016). *La rue des enfants, les enfants des rues: Yaoundé et Antananarivo*. CNRS Éditions via OpenEdition.
- Nations Unies, P. (1990). Réflexions sur la Convention internationale des droits de l'enfant. *Rev. BDI*, 23, 54.
- Olivier-Messonnier, L. (2012). Guerre et littérature de jeunesse, 1913-1919: analyse des dérives patriotiques dans les périodiques pour enfants.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive* (Vol. 5). PUQ.
- Šidíková, E. (2019). *La marginalité dans les romans de Claude Jasmin* (Bachelor's thesis, Masarykova univerzita, Filozofická fakulta).
- UNICEF. (2005). *The state of the world's children 2006: excluded and invisible*. Unicef.
- UNICEF. (2008). *Enfants et SIDA: Deuxième bilan de la Situation*. UNICEF.
- Vaguer, C. (2007). Corpus, vous avez dit corpus! De la notion de corpus à la création d'un "corpus informatisé. *G. Williams (éd.), Corpus, Langues et Linguistique*, 207-223.